

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Ou attendez-vous pour le faire ?
Frs 10.- au CCP 10-220 94-5

Domage, Le Japon contesté, dommage de Nosaka

En des temps où l'on célèbre Hebdomadairement et sur tous les tons les gagnés, les batants, les Nicodtapie et le fric vite ramassé, la dénonciation des méfaits du grankapital semble un brin désuète. Et pourtant, le grankapital est toujours là, vivace. Les méfaits aussi...

A ce propos, les six auteurs de ce livre ont des choses tout à fait intéressantes à raconter. Il le font pour dignement célébrer le centième anniversaire de la fondation de l'une des plus arrogantes (quoique, le Crédit Suisse...) parmi nos braves multinationales helvétiques, Aluisse. Ces pages sont édifiantes et il faut toujours chercher à être édifié. Même quand les auteurs ont une manière d'écrire plutôt pénible.

Car, enfin, est-il nécessaire de prendre un ton indigné et de rouler des yeux pendant 250 pages ? Pourquoi ce sous-titre, déjà, qui est discutable, qui n'amène rien ? Une écriture plus sereine, plus froide, au service d'un regard simple, clinique aurait eu bien plus d'impact : les faits sont pourtant suffisamment éloquentes (1). Et puis, est-il bien nécessaire de tendre les verges pour se faire fouetter ? Garbely, l'auteur du chapitre sur l'Aluisse en Valais (2), aurait pu travailler moins vite, prendre un peu de temps. Pour vérifier ses informations, même lorsqu'il s'agit de détails. Sa contribution fourmille d'erreurs, d'à-peu-près et de procès d'intention. Enfin, il n'aurait pas été superflu de se relire, pour éviter, par exemple, de gloser sur Troillet, «*mû par son hostilité à l'industrialisation*», alors que 25 pages avant, on a écrit que la politique de Troillet «*ne combattait pas l'industrialisation*»... (3).

A.C.

Aluisse 1888-1988 Une histoire coloniale en Valais et dans le monde
En Bas, 1989, 255 p., Frs 29.-

- (1) Le livre passionnant de Jean-Claude Buffe, *N... comme Nestlé* (dommage, ce titre débile), en est un exemple convaincant.
- (2) Limite de compétence oblige, j'ai été surtout sensible aux erreurs contenues dans ce chapitre. J'espère qu'à cet égard, les autres contributions sont plus rigoureuses...
- (3) Et ce n'est pas la seule contradiction de ce chapitre !

Vingt et un septembre 1945. Un jeune garçon, Seita, abandonné sous les bombes par sa mère, malade et errant parmi les décombres, meurt dans la gare de Sannomiya où il s'était réfugié quelques semaines plus tôt, après les raids de B 29 sur Kôbe. Il porte à sa ceinture une petite boîte de poudre blanche. Ce sont les cendres de sa petite sœur Stuko qu'il avait vainement tenté de sauver. «*Morte de faim le 22 août au fond de la tranchée d'un abri antiaérien à Nishinomiya*».

Ce récit n'est pas tout à fait autobiographique précise Nosaka en parlant de *La tombe des lucioles*. «*C'est en mangeant la part de nourriture de l'autre que j'ai survécu et c'est en refoulant cette cruauté que j'ai écrit ce récit qui m'a permis par la suite de gagner ma vie*». Orphelin, né en 1930 d'une mère qu'il n'a jamais connue, d'un père qu'il ne rencontrera que plus tard, Nosaka a vécu la guerre dans sa famille d'adoption à Kôbe.

Tour à tour fendeur de bois, vendeur de sang, de poubelles, laveur de chien, terrassier, parolier, chanteur, expert en test d'intelligence, politicien et plus tard boxeur, Nosaka traverse de nombreuses années avant de se livrer à l'écriture.

Son premier roman paraît en 1963, *Les pornographes* (pas encore traduit). Mishima en fait l'éloge suivante : «*Roman scélérat et enjoué comme un ciel de midi au-dessus d'un dépôt*».

Pour Nosaka les lucioles évoquent l'horreur implacable de la guerre : elles rafraîchissent la main dans l'été chaud et vous les écrasez par distraction en laissant des traces de sang mêlées à leur lumière. «*Elles sont aussi ces bombes qui descendent lentement comme un feu qui tombe goutte à goutte*».

De cette guerre, de la peur naîtra la révolte que l'on trouve dans *La tombe des lucioles*, sui-

vi par *Les algues d'Amérique* (1967), couronnées en 1968 par le prix Naoki (sorte de Goncourt japonais). Dans la seconde nouvelle, *Les algues d'Amérique* qui s'avèrent être une sorte de thé imbuvable, Nosaka nous conte sur un ton ironique la visite d'Américains, les Higgins, chez un couple de Japonais. On est en 1956. Le héros, Toshio, n'est pas enthousiaste de cette visite. Il se souvient de 1945, des bombardements, des premiers jours de

l'occupation à Osaka et de l'interruption de ses études pour un métier d'entrepreneur de prostituées. Pour complaire à son invité Mr Higgins, ancien soldat d'occupation, Toshio refait l'entrepreneur, mais c'est le fiasco... Ré-

cit dense bouleversant, d'humour corrosif. Nosaka exorcise la honte de son peuple courbant l'échine devant une Amérique triomphante.

De son style où naissent les différentes formes de langues, du plus vulgaire au plus classique, émergent des flots d'images.

Provocateur permanent, Nosaka conduit dans ces récits une «*guerre de guérillas*» contre les maux de l'empire du Soleil-Levant : sexe, argent, corruption, discrimination sociale. On attend d'ailleurs son prochain livre sur ce dernier thème. En effet, c'est à la discrimination à l'égard d'une certaine caste que l'auteur s'attaque : deux sujets tabous du Japon contemporain l'empereur et les burakumin, ces «*hommes nus*» que la société a rejetés.

N. C.

Akiyuki Nosaka
La tombe des lucioles
et *les algues d'Amérique*
Picquier, 1988, 140 p., Frs 21.-

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE 12

«*Strč prst skrz krk !* »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

15 juin 1989
paraît six fois par an
deuxième année



Les songes drolatiques de Pantagruel (1565)

Cent vingt gravures attribuées à François Rabelais
Introduction de Michel Jeanneret
Editions [vwa], 1989, 120 p., Frs 30.-



NOMINATIONS POUR LE GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPIGNAC 1989

«*La création est la vérité, la nature est donc la vérité, la beauté, l'amour, le respect de la vie sur notre planète. En luttant pour ces vérités-la, je suis dans la vérité. Bien sûr la vérité a encore d'autres facettes. Mais celles que j'ai énoncées sont en quelque sorte sa pierre angulaire.*»

Franz Weber
in Trente jours, avril 1989

«*C'est un petit peu la belle Hélène avec son tricot. On défait toujours le travail dans la nuit, et la nouvelle journée on se rend compte quand même qu'il y a une certaine réalité: c'est qu'on a pas un super-football.*»

Daniel Jeandupeux
super RSR La Première
9 mai 1989, vers 18h35

«*Cette procédure peu pratiquée par nos édiles les a conduits tout*

d'abord à imaginer, la suite de l'échec référendaire d'octobre 1986, un type genre de concours auquel ils ont dû renoncer après quelque douze mois de réflexion.

«*Pour ce faire, LO Immeubles SA mandate les deux architectes suisses de renommée internationale que sont MM. les professeurs Mario Botta et Vincent Mangiat. A eux le mandat privé de caractère unique : la mise sous toit des bases d'un projet de qualité pour l'établissement par la Commune de Lausanne d'un plan d'affectation partielle pour cette partie du centre-ville.*»

Robert Bolli et Partner
in Gazette du Flon, avril 1989

«*Autant de preuves que l'intention inavouée du Comité Action Transports est une critique qui ne résiste pas à l'analyse objective. Il utilise la désinformation dont ne restent dupes que ceux qui le veulent bien.*»

J.-P. Kallenbach, directeur des TL
in 24 Heures, 27 mai 1989

«*Un lecteur, d'inclination mystique, nous a envoyé la nomination suivante :*

«*Un asthmatique réinsufflé par le Créateur : de l'infirmité à une vie libérée. Un chant dans ma vie, samedi 20 mai*»

Jean-François Bussy
et le groupe «*Harmony*»
in dépliant de l'Action Commune d'Evangelisation de Lausanne

«*Un lecteur, ami du cinéma muet, nous a envoyé la nomination suivante :*

«*Faisant allusion à la modestie de Charlie Chaplin, l'un des orateurs, Jean-Pascal Delamuraz, président de la Confédération, rappelle que la période du cinéma muet permit au jeune acteur de s'exprimer radicalement, tout en restant muet. Un bel exemple, dit M. Delamuraz, dont nos politiciens à Berne devraient s'inspirer...*»

J.-P. Delamuraz, président
in Journal de Pully, 21 avril 1989

«*Un lecteur, automobiliste, nous a envoyé la nomination suivante : «*J'ai déjà pris des contacts pour adhérer au Parti des automobilistes car je ne supporte plus le racisme des nationalistes.*»*

Gérald Margot
député Action nationale
in 24 Heures, 24 avril 1989

(Publicité)

DE MEME VOLUME
PENSEES D'UN EMBALLEUR
F. J. LAROCHEFOUCAULD
PAR COMMERSON

Commerson
Pensées d'un emballleur
Pour faire suite aux *Maximes de La Rochefoucauld*
Réédition en fac-simile
Centre de Recherches Périphériques
1580 Oleyres, 1989, 144 p., Frs 8.-, CCP 10-19813-6

«*Entre un potentat et un pot-au-feu je ne saurais hésiter.*»

«*Un bossu est, à mon sens, un chameau dégénéré.*»
«*C'est toujours en tirant que l'empereur Nicolas ôte ses bottes.*»

Commerson
Pensées d'un emballleur
Pour faire suite aux *Maximes de La Rochefoucauld*
Réédition en fac-simile
Centre de Recherches Périphériques
1580 Oleyres, 1989, 144 p., Frs 8.-, CCP 10-19813-6

(Publicité)

Sciences sociales
Tiers-Monde
Littérature
Théâtre
BD - polar
à la

commandes rapides
10% étudiants

Librairie
Basta !!!
Petit-Rocher 4
1003 Lausanne
Tél. 25 52 34

Une émotion, vous savez bien

- Comment va Brigitte Fontaine ?

- Elle vit très bien sa folie.

Cette réponse abrupte, Jacques Higelin la fit à un journaliste qui l'interrogeait lors de son précédent passage à Lausanne. Depuis lors, Brigitte Fontaine est remontée sur scène pour une fugitive apparition dans le dernier spectacle d'Higelin. Surtout, elle vient nous donner personnellement de ses nouvelles.

Sa missive se présente sous la forme d'un livre joliment imprimé, de 12,6 sur 18,6 cm, aux pages non coupées. En tout, dix-neuf nouvelles malicieuses ou tendres dont la plus longue n'excède pas douze pages et qui nous offrent une perception de la réalité (ou ce que nous nommons telle) légèrement décalée de la nôtre.

Brigitte Fontaine semble interposer entre l'univers et elle une infime pellicule de verre à travers laquelle elle regarde respirer les choses et les gens. C'est à peine si, d'un frôlement, l'aile de l'Ange du bizarre a fissuré la glace. Et les mots rares ou ténus que l'auteur couche sur le papier y laissent comme un fugace halo de buée sur la face du monde.

Ses intrigues ne sont régies par aucune contrainte de vraisemblance. Certaines histoires

... des choses qui arrivent dans la vie ou dans les délires d'une gaieté sans raison, d'une angoisse bien normale, d'une mauvaise foi crasse, d'un désir fou pour tout et d'une émotion, vous savez bien...

Brigitte Fontaine

se «terminent». D'autres s'interrompent sur un «plan» de détail, nous confiant le soin d'inventer dans nos têtes, si nous le jugeons bon, une suite possible, mais nullement nécessaire.

Aussi ne nous étonnons-nous pas de voir deux enfants de huit ans qui s'aiment et dont le garçon se meurt de leucémie s'ouvrir communément les veines et mourir heureux, une mouche esquisser une amitié avec un détenu à l'isolement ou un vieil écrivain et une jeune ouvreuse de cinéma vivre, sur «l'autre rive des larmes», une grande passion éphémère uniquement par les yeux. Dans ces quelques pages serrées, même l'obscénité, quand elle se rencontre, se fait espiègle, comme la promesse d'un bonheur suave et toujours menacé.

Mais plutôt que de gloser, le mieux est de livrer un exemple live de l'inimitable touche de Brigitte Fontaine (passage extrait de *J'ai faim alors je mange...*) : «J'appuie : "Quand j'ai

dit non c'est non", ce qui n'est pas vrai du tout. En fait quand je dis non c'est peut-être, quand je dis oui ça m'étonnerait, quand je dis peut-être c'est peut-être peut-être, comme disait Brigitte Fontaine dans une chanson hilarante. "Vous voulez voir mon zob ?" dit-il en versant de l'eau bouillante dans la théière. J'hésite et puis la curiosité l'emporte. Il est black et je n'ai jamais vu de zob de black, mon expérience étant trop limitée. Je dis : "Ma foi, ce n'est pas de refus." Il fait glisser son zip et je reste émerveillée devant ce doux objet. Néanmoins je dis d'un ton très castrateur : "Merci, ça suffit, rentrez-le." "Vous êtes encore pire que ma mère", fait-il laconiquement. Je crie : "Mais j'ai une phobie sexuelle." "Ah, phobie, phobie", murmure-t-il en srotant son thé. On ne sait plus quoi dire.»

J.-J. M.

Brigitte Fontaine
Nouvelles de l'exil
Imprimerie nationale Editions, 1988,
143 p., Frs 36,50



La chair est faible, quelques citations quand même :

«It took more than one man to change my name to Shanghai Lily» (1)
«Il a fallu plus d'un homme pour changer mon nom en Shanghai Lily»

«- C'est du thé à la menthe ?
- Non, c'est du thé... mais dans mon verre à dents...» (2)

«Vous travaillez vite et vous ne faites pas trop de saletés par terre. Qu'est-ce qu'on peut demander de plus à un peintre ?» (3)

«Je peins malgré moi les choses derrière les choses. Un nageur pour moi, c'est déjà un noyé» (4)

«Comrade, I've been fascinated by your five years plan for the last fifteen years.» (5)

«Comrade, ça fait quinze ans que je suis fasciné par votre plan quinquennal.»

«Frankly, my dear, I don't give a damn !» (6)
«Franchement, ma chère, je m'en fous !»

«They call me Concentration camp Erhardt ?» (7)
«On m'appelle Erhardt-le-camp-de-concentration»

«Bend over, Junior !» (8)
«Penche-toi, Junior !»

«When it's hot like this, I keep my undies in the icebox» (9)
«Quand il fait aussi chaud, je mets mes sous-vêtements au réfrigérateur.»

«Va l'injurier. Si c'est une pouffiasse, elle se mettra en colère, si elle sourit, c'est une femme du monde» (10)

«Ma femme rit tout le temps, sauf quand je raconte quelque chose de drôle.» (11)

- (1) Marlene Dietrich, dans *Shanghai express* de Josef von Sternberg (1932)
- (2) Jean-Pierre Aumont, dans *Lac aux dames* de Marc Allégret (1934)
- (3) Alerme, dans *La kermesse héroïque* de Jacques Feyder (1935)
- (4) Robert Le Vigan, dans *Quai des brumes* de Marcel Carné (1938)
- (5) Melvyn Douglas, dans *Ninotchka* d'Ernst Lubitsch (1939)
- (6) Clark Gable, dans *Autant en emporte le vent* de Victor Fleming (1939)
- (7) Sig Ruman, dans *To be or not to be* d'Ernst Lubitsch (1942)
- (8) George, dans *Henpecked hoboes* de Tex Avery (1946)
- (9) Marilyn Monroe, dans *Sept ans de réflexion* de Billy Wilder (1955)
- (10) Jean Ferrat, dans *Vivre sa vie* de Jean-Luc Godard (1962)
- (11) Michel Lonsdale, dans *Baisers volés* de François Truffaut (1968)

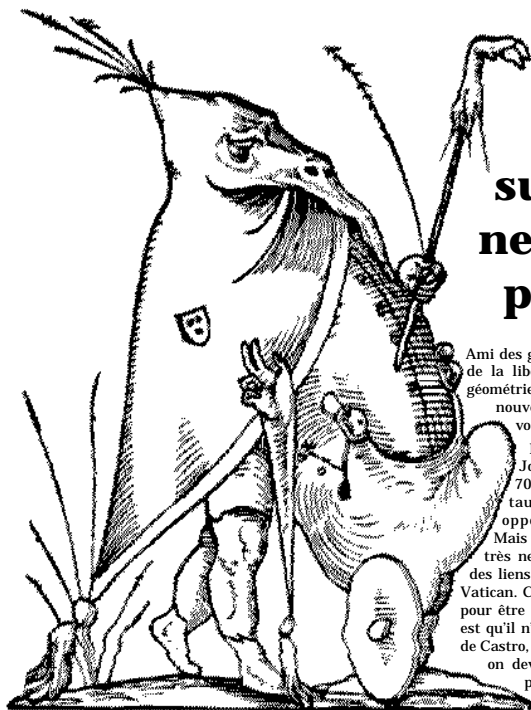
Cuba (suite) : surtout ne lisez pas...

Ami des goulags tropicaux et de la liberté d'expression à géométrie variable, voilà deux nouveaux livres qui ne vont pas te plaire.

Le pire d'abord : Jorge Valls a passé 7000 jours dans les taules cubaines pour opposition à Castro. Mais il ne doit pas être très net, je lui soupçonne des liens avec la CIA, via le Vatican. Cet homme prie trop pour être honnête. La preuve est qu'il n'écrit jamais le nom de Castro, mais qu'en filigrane on devine qu'il ne l'aime pas tellement, somme toute.

Le second n'a pas l'air mieux, même si je ne l'ai pas encore lu. Il est de Carlos Franqui qui est un anarchiste. Comme tous les anarchistes il veut toujours tout critiquer, et les gens de droite entendent ces critiques, ce qui cause du tort à la révolution.

Tout cela rime avec «au pilon !»
C. P.
Ne lisez pas :
Jorge Valls
Mon ennemi, mon frère
L'Arpenteur, 1989, 284 p., Frs 33,40
Carlos Franqui
Vie, aventures et désastres d'un certain Fidel Castro
Belland, 1989, 358 p., Frs 44,90



(Annonce)

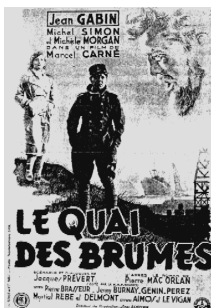
Exposition

Galerie A6
Petits formats

vernissage le 30 juin dès 18h00
(jusqu'au 5 août)

Galerie Basta
Petit-Rocher 4, 1004 Lausanne
Du lundi au samedi de 13h30 à 19h00

En septembre :
Pierre-André DESPOND, dessins et aquarelles



Jean-Louis Capitaine
Les affiches du cinéma français
Seghers, 1988, 175 p., Frs 92,10

Nous et les autres

L'année de l'éveil

Depuis une dizaine d'années, le problème de l'immigration est redevenu, chez nos voisins hexagonaux, un enjeu politique et idéologique. Cette conjoncture a incité deux universitaires aux noms fleurant bon le terroir... exotique à nous livrer sur le sujet des réflexions concordantes.

Taguieff, dans un style parfois tortueux, s'efforce d'élaborer une sémiotique des diverses variétés gémellaires de racismes et d'antiracismes, pour conclure en esquissant une éthique pessimiste et lucide du courage déchiré et d'un universalisme toujours à reconstruire. Todorov, quant à lui, suit une démarche plus gratifiante pour le lecteur profane : celle d'une méditation à la première personne, qui prend pour base la réflexion française sur le sujet (de Montaigne à Lévy-Strauss en passant par Montesquieu, Rousseau, Chateaubriand, Michelet, Renan, Barrès... et les autres), n'hésite pas à fournir d'amples citations (en partant du postulat louable que le lecteur n'est pas forcément un érudit), ni à énoncer, au fur et à mesure des développements du livre, des jugements de valeur sur chacune des doctrines étudiées, avant de déboucher sur une tentative de synthèse personnelle.

Alternative ou dilemme

Todorov montre que les débats récents sur l'immigration, le «droit à la différence» ou les identités culturelles ont relancé une vieille controverse sur l'unité et la diversité du genre humain, qui agite les penseurs occidentaux depuis que l'Europe conquérante a entrepris de se répandre au-dehors. Sur cette question, la gent spéculative se divisa en «relativistes» et «universalistes». Les premiers adoptèrent une position nuancée, respectueuse des autres en apparence mais intenable dans son intégralité et qui conduisit la plupart du temps à un racisme innové (nous sommes tous différents mais certains différents valent mieux que d'autres). Les seconds se firent des Lumières les apôtres d'une déclaration universelle des «droits de l'homme», au risque de tomber sous les ricaneurs pertinents d'un Joseph de Maistre, quand ils ne cédèrent pas eux-mêmes aux tentations d'un ethnocentrisme sournois. Double impasse dont Taguieff dévoile avec brio la structure théorique lorsqu'il produit le schéma des variétés spéculaires de racismes et d'antiracismes : à un racisme «traditio-communautariste» qui ségrège ou extermine au nom de la défense de l'identité ethnique ou culturelle du groupe s'oppose un antiracisme universaliste qui plaide pour l'égalité en droits de tous

les hommes; de même qu'à un racisme universaliste et réducteur (lequel procure à l'évangélisation et à la colonisation nombre de leurs justifications), prompt à dissoudre les sociétés traditionnelles réputées archaïques, s'oppose un antiracisme soucieux de spécificité culturelle qui lui reproche son aveuglement à des sensibilités différentes et sa volonté impérialiste d'aligner le monde sur le modèle de la civilisation dominante, occidentale, rationaliste et technicienne. Insoluble débat que Taguieff illustre en rapportant un étonnant dialogue entre Margaret Mead et James Baldwin.

Le droit à l'indifférence

On le voit : sitôt qu'on creuse la question, références et certitudes se brouillent (1). N'est-il pas symptomatique à cet égard que le thème du «droit à la différence» issu tout armé d'une extrême-gauche libertaire qui s'érigeait en défenseuse des «minorités» de toutes sortes ait, en quelques années, parcouru tout l'orbite du ressassement idéologique pour se retrouver insidieusement retourné contre leurs adversaires par les promoteurs de la «nouvelle droite»? A tel point qu'un Michel Rocard, lors d'un discours de février 89, crut devoir prôner, pour les immigrés, un «droit à l'indifférence» (formulation insuffisante, mais polémiquement judicieuse).

Taguieff et Todorov, après s'être l'un et l'autre longuement attardés sur les apories auxquelles se laissent entraîner des penseurs pourtant estimables, faute de reconnaître la tragique dichotomie - aperçue par Rousseau - entre «l'homme» (abstraction philosophique, mais seule voie qui permette de sortir de la déification de son groupe d'appartenance et de ses valeurs) et le «citoyen» (tout individu relève d'une tribu, d'une culture, d'une mémoire collective spécifiques), écartent l'optimisme militant tout autant que l'arrogance d'un savoir total. Chacun à sa manière suggère une ébauche de solution. Sous son aspect prophétique, elle consiste à affirmer face aux tenants de l'irréductibilité des différences l'unité transcendante du genre humain, ainsi qu'à rappeler aux fanatiques de la non-différenciation la variété des cultures, qui sont autant de réponses originales et imparfaites aux problèmes qu'affrontent les hommes. Une telle attitude revient à poser que toute collectivité demeure partiellement opaque à elle-même ainsi qu'aux autres, donc - tout à la fois - que l'impossibilité d'un savoir total restaure la sphère éthique dans son autonomie, qu'il convient d'admettre la pluralité des regards sur l'homme, mais aussi que l'essence commune de l'homme se définit d'abord par le vide,

comme puissance d'agir, d'inventer, autrement dit par la liberté qui n'est rien autre que l'aptitude à dépasser les déterminations héritées de la biologie et de l'histoire. Sans se laisser sur la force du préjugé (il est sinon objectivement fondé, du moins existentiellement légitime), il faut malgré tout faire confiance à la vie, à sa capacité d'opérer des synthèses.

Quelle synthèse ?

En termes plus concrets, le problème de l'immigration resuscite un autre vieux débat : «l'intégration» équivaut-elle à une assimilation totale? Jusqu'à quel point est-il possible de concilier la nécessité de dénominateurs communs pour les individus qui forment une communauté avec la préservation, par les sous-groupes qui la constituent, d'allégeances multiples (2)?

Le problème ne comporte pas de solution préconçue. Sans doute toute intégration s'accompagne-t-elle inévitablement d'un ethnocide partiel. Mais nos sociétés sont elles-mêmes le fruit d'ethnocides partiels successifs, malgré l'illusion de la continuité historique dans laquelle nous entretenons la relative permanence de la langue, nous sommes plus éloignés, par exemple, de nos ancêtres du Grand Siècle que de n'importe quel contemporain d'Osaka... Cette réaffirmation de l'unité reformulée du genre humain nous engage à ne pas désespérer tout à fait. Elle n'implique pas cependant celle de l'unicité de l'histoire humaine. Une telle «unicité» ne s'accomplit que sur le plan de la technique, qui entraîne parfois la destruction pure et simple de civilisations originales. La «synthèse» n'est plus alors que l'anéantissement d'un des pôles en présence et peut signifier la disparition entière d'une collectivité. Bien qu'à l'échelle numérique humaine il ne nous soit pas logiquement permis de désespérer, l'observateur désabusé ne peut s'empêcher de songer avec un irrémédiable désenchantement aux génocides qui

Prêt-à-citer portatif pour intellos pressés

«De là est venu ce bel adage de morale, si rebattu par la tourbe philosophique, que les hommes sont partout les mêmes, qu'ayant partout les mêmes passions et les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différents peuples; ce qui est à peu près aussi bien raisonné que si l'on disait qu'on ne saurait distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche et des yeux.»

J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*

«Nous ne commençons proprement à devenir hommes qu'après avoir été citoyens.»

J.-J. Rousseau, *Contrat social*

«L'idée de patrie implique une inégalité, mais au détriment des étrangers, et non, comme aujourd'hui, au détriment des nationaux. (...) La France hospitalière, c'est un beau mot, mais hospitalisons d'abord les nôtres. (...) Les idées que nous venons d'exposer contre les étrangers sont conformes aux sentiments de ce pays.»

Barrès, *Contre les étrangers*, 1893

«Les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures (...), parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures.»

Jules Ferry, *Discours du 28 juillet 1885*

«Il n'y a point d'homme dans le monde. J'ai vu, dans ma vie, des Français, des Italiens, des Russes, etc.; je sais même, grâce à Montesquieu, qu'on peut être Persan; mais quant à l'homme, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie; s'il existe, c'est bien à mon insu.»

Joseph de Maistre, *Considérations sur la France 1797*

«Toute méditation prolongée sur le génocide ne peut conduire qu'à la folie, ou à ce désespoir voisin de la mort qui arrache l'être à ses assises (...) et le place dans la solitude absolue - une solitude qui frappe d'extrême (...) inanité tout projet, toute vision de l'avenir individuel ou collectif, toute relation avec le reste de l'humanité. Il faut se placer dans la perspective de la collectivité détruite, c'est-à-dire dans l'absence totale de perspective qui, pour les survivants de cette collectivité, résulte de sa destruction. Car la perspective interne de la collectivité détruite représente la vérité sur le genre humain de la même façon que la perspective subjective de l'homme devant la mort représente la vérité sur la condition humaine.»

Richard Marienstras, *Réflexions sur le génocide*

émaillent l'histoire ou à telle tribu amazonienne dont nous apprimes, voilà quelques années, qu'elle préféra s'éteindre par refus de procréer plutôt que de se voir absorbée par notre mode de civilisation. Est-il ici besoin de rappeler que l'histoire n'est pas le lieu de la félicité et que la conciliation des antagonismes définit l'exception, non la règle, du devenir humain ?

J.-J. M.

Pierre-André Taguieff
La force du préjugé
Essai sur le racisme et ses doubles
La Découverte, 1988, 645 p. (dont 130 de notes serrées !), Frs 74,70

Tzvetan Todorov
Nous et les autres
La réflexion française sur la diversité humaine
Seuil, 1989, 453 p., Frs 40,60



(Publicité)

Toute la presse romande en a parlé:



«...la hargne amère de deux ou trois critiques, toujours les mêmes, les lazzi médiocres et sans effet de gens qui en veulent à sa superbe naturelle, à sa manière provocante de compenser son mal d'être, à sa gueule, à sa force.»

Gilbert Salem, 24 Heures, 13.11.87

«...quoi qu'en jaspiment de petits médiocres que son immense talent et sa prodigieuse dimension de vie empêchent de dormir...»

Henri-Ch. Tauxe, 24 Heures, 18.12.87

«Admiré par les uns, et moqué par les autres...»

Télé Top Matin, 15.11.87

Actes du Premier Symposium international abrégé de Chessexologie

Lausanne, Switzerland, 1988, un volume illustré de 80 p., FS 10.-

Association romande de Chessexologie
CH - 1580 Oleyres, CCP 10-19813-5

Institut pour la Promotion de La Distinction
c. p. 204, CH - 1000 Lausanne 9, CCP 10-22094-5

Mise en vente solennelle et dédicaces

le 7 décembre (dès 17h00)

à la librairie Basta !!!



L'année de tous les dangers pour ce petit paysan qui relate sa deuxième année dans une caserne militaire en Provence.

«C'est en octobre que tout a commencé.» En effet, ce mois-là, son chef le remarque et l'invite à venir chez lui le dimanche. Comment ce chef - qui se révèle par la suite brutal et jaloux - pourrait-il se méfier d'un garçon de 13 ans? Et pourtant la femme du chef, si étroitement surveillée, se jette quasiment sur notre adolescent naïf, mais plein de promesses, semble-t-il. Le voilà projeté dans une histoire d'amour qui lui procure mille délices certes, mais aussi des tourments sans fin : remords vis-à-vis du chef qu'il admire encore à ce stade du récit, terreur d'être surpris.

En bon chrétien (il l'est encore à cette époque), il est écrasé par le sentiment de commettre un péché mortel. On pourrait à juste titre craindre pour lui, pour son équilibre, mais incontestablement il possède une grande maîtrise de soi, car il n'y a pas que les tourments amoureux, il y a la caserne où la vie est loin d'être paradisiaque. La faim, le froid, les brutalités des anciens, le sadisme de certains chefs, tout ceci est son lot quotidien. Le récit s'achève sur une note plutôt optimiste. Pendant cette année, il a beaucoup appris et il est devenu un homme.

J. R.

Charles Juliet
L'année de l'éveil
POL, 1989, 234 p., Frs 27.-

Le tiers-monde existe toujours... et on peut lire des choses à son sujet

Amis capitalistes, chefs d'Etat bedonnants à la tête de pays miséreux, prenez garde à cette femme. Elle est dangereuse.

Susan George est américaine et travaille sur les rapports Nord-Sud. Dissipant les écrans de fumée, avec un sang froid remarquable elle expose dans sa crudité, sans l'aide d'aucune langue de bois, quelle est la véritable nature de ces relations meurtrières.

Elle exécute tout d'abord quelques lieux communs sur ces «sauvages enfants», qui n'avaient jamais su s'y prendre quant à leur propre survie. Par exemple: «Alors que les famines frappaient avec une tragique et horrible régularité à l'époque précoloniale, l'histoire et l'anthropologie nous apportent des preuves que les pauvres, dans les pays actuellement "sous-développés", accédaient bien plus facilement aux denrées alimentaires qu'aujourd'hui.» (1989, p.18)

Voilà donc tout le «progrès» que nous aurions amené à ces gens !

Et cela continue. Le système marchand, même s'il revient à la mode et tente de se faire passer pour la «nature de l'homme», a bien du mal à camoufler, travestir ses visées véritables, sa nature triviale et obscène: la simple recherche du bête profit (des millénaires pour arriver à ce résultat... ça m'énerverait toujours !).

Les prêts du FMI n'aboutissent «paradoxalement» qu'à remplir des coffres, chez nous, en vidant des ventres, là-bas.

Notre aide au développement, qui ravit nos consciences parfois sauteuses, n'est-elle pas souvent retournée en instrument de domination.

Scénario-type : nous avons



des surplus de blé, avec lequel l'on peut faire du bon pain pour ces ventres-cieux-qui-sont-nos-frères. Si nous les nourrissons avec :

1. ils n'aurons plus faim pendant un moment.
2. ils vont prendre l'habitude de manger notre pain (qu'ils devront acheter plus tard), et ils perdront celle de produire leurs aliments traditionnels, ce qui achèvera leur dépendance à notre égard.

Susan George nous rappelle encore une vérité terrible: il y a assez sur la Terre pour nourrir tous ses pensionnaires. Alors ? Alors nous avons les moyens techniques de répartir la soupe. Il manque juste la volonté

politique de cesser le massacre engendré par le système économique, de le remplacer par des rapports fondés sur la justice. Il faudrait juste déboulonner ici et là-bas les gens au pouvoir, les «décideurs» économiques et politiques. Evidemment là-bas, ils manquent de calories pour le faire, et ici nous ne savons plus que verser quelques larmes de sympathie devant des télévisions, peut-être même que ce ne sont pas des vraies larmes, juste un trop-plein de graisse qui nous coule

par les yeux. La saturation rend émotif.

Mais je m'emporte, ce qui est préjudiciable au traitement sérieux de ce grave problème qu'est la faim dans le monde. Rappelons juste quelques remarques de Susan George. Les techniques ne sont pas forcément bonnes partout, ni toujours sous le simple prétexte qu'elles ont moins de vingt ans, le principal est qu'elles soient adaptées. Il faut effacer cette dette qui condamne une bonne partie de nos congénères. Il est préférable de fournir de l'aide au pays qui ne sont pas la proie de dictateurs avides, afin que le menu peuple puisse en profiter. Il faut privilégier les projets qui visent à l'autosuffisance, plutôt qu'à un surcroît de dépendance, et les technologies adaptées qui permettent l'autonomie, plutôt que la vente de pièces de rechange.

Voilà un compte-rendu bien incomplet, certes. Mais il vous sera plus profitable de découvrir par vous-mêmes les livres de Susan George, plutôt que d'attendre une bouillie prémâchée. Ce sera bon pour votre indépendance...d'esprit.

C. P.

Pour tout savoir sur les rapports Nord-Sud:

Susan George *Famine et pouvoir dans le monde* IEDS et PUF, 1989, 139 p., Frs 28.60

Jusqu'au cou *Enquête sur la dette du Tiers-monde* La Découverte, 1988, 406 p., Frs 37.70

Les stratégies de la faim *Grounauer*, 1981, 365 p., Frs 36.-

Comment meurt l'autre moitié du monde *Laffont*, 1978, 400 p., Frs 19.90

La dette du Tiers-monde, un état de guerre *in L'état du tiers-monde* La Découverte, 1989, 321 p., Frs 39.10

Susan George et Nigel Paige *La faim dans le monde pour débutants* 1983, 173 p., Frs 15.90

Le mangeur du XIX^e siècle

Certes, je ne suis pas sûr que ce livre soit vraiment à situer, comme le suggère la préface, entre l'œuvre de Foucault et celle de Barthes. Cependant, il possède nombre de qualités, dont en premier celle d'être admirablement écrit.

Jean-Paul Aron (un proche parent de celui qui aurait bien aimé être Sartre à la place de Sartre) nous entraîne dans ce qui fut la bouffe tout au long du XIX^e siècle, nous faisant tour à tour faire la visite de tous les grands lieux parisiens, nous disant où mangeaient les grands révolutionnaires com-

me les nobles ou la bourgeoisie.

Conçue à la façon du guide Michelin (une, deux ou trois étoiles), sa visite des lieux est cocasse, et intéressante à plus d'un titre. Car les habitudes festives de cette époque, tout comme le goût, étaient ma foi fort différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Qui, en effet, pourrait encore avaler douze douzaines d'huîtres avant les premiers hors-d'œuvres ? Qui pourrait songer à avaler la moitié des plats qui composaient un festin au temps de la Restauration (!) ? Certes, à l'époque, la mode n'était pas au déjeuner, mais tout de même...

La description, minutieuse des habitudes alimentaires dans le Paris du XIX^e siècle nous donne à voir, de très près, ce que furent les valeurs quotidiennes des personnes, comme leur règles d'hygiène («évitiez à tout prix les petits pois !») ou leurs sombres dessins. Car certains, comme le père Gourrier, dit «l'assassin à la fourchette», prenaient un invité à l'année et s'amusaient à le tuer par la bonne nourriture : «le premier dura six mois et mourut d'un coup de sang après boire - Le second tenait depuis près de deux ans quand il périt d'une indigestion de fote gras...».

Méditez, ô goinfres de toutes espèces !

J.-P. T.

Jean-Paul Aron *Le mangeur du XIX^e siècle* Payot, 1989, 368 p. Frs 16.-

Notre feuilleton littéraire :

Pas terrible, terrible

Ce feuilleton est un concours. L'auteur se voit imposer une contrainte. Celui ou celle qui découvre la contrainte gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire le chapitre suivant (avec une autre contrainte, bien évidemment...).

La contrainte de l'épisode précédent était de dissimuler les vingt titres des *Rougon-Macquart* du regretté Emile Zola, ce qui a été réussi vingt fois, au prix de quelques acrobaties. En route vers de nouveaux épisodes !

Chapitre onzième

Cette évasion, pour brutale qu'elle fût, n'en était pas moins une ode à la liberté imprescriptible de l'être : le droit à l'évasion. Le rêve de tout prisonnier, derrière les murs de la prison comme une bête dans son zoo, se résume à l'idée d'évasion : partir !

Brisons nos chaînes, errons sur les chemins de l'inconnu avec nos deux héroïnes, Marlène et «La Bête du Maine».

Le fourgon prestement abandonné à la rue de l'Hôpital, elles débambulaient sans aucune gêne dans les artères de la métropole. Marlène rêvait à haute voix : «Jimmy, mon Jimmy, où es-tu ? que fais-tu ? ô mon Jimmy». La maraîchère, sa compagne dans le malheur, mais néanmoins étreinte et dénué de sentiments répliqua : «ô mon Jimmy, ô mon Jimmy... tu vas nous faire repérer avec tes conneries. Même si tu as mal, cesse de geindre, être libre vaut tous les Jimmy du monde !».

Libre, peut-être, mais se sustenter, manger, se remplir la panse, en un mot déglutir, quelle que fût leur liberté, elles n'avaient pas exercé leurs maxillaires depuis bien trop longtemps. Un traiteur des plus convenables leur ouvrait les bras au coin de la rue de l'Hôtel de Ville et du boulevard du Maine nom.

Hardiment elles y pénétrèrent, bien que le catalogue affichât des prix dissuasifs, et même totalement impensables pour leur maigre bourse. Il paraît que ventre affamé n'a pas d'oreilles, mais des yeux, Marlène et sa compagne de cavale n'en manquaient pas : la mâle virilité de Jimmy était là. Benoitement installé, l'air satisfait, une assiette bien pleine devant le nez, il avait l'air de les attendre, comme s'il savait que tôt ou tard Marlène le retrouverait.

Les retrouvailles furent ponctuées d'une tarte aux mûres et d'un petit blanc sec du Mâconnais qui était à la hauteur de l'événement. Tout à coup, Jimmy sortit un revolver de sa poche; sûr de lui, il braqua l'arme en direction de la «Bête du Maine». Bien qu'il eût un petit rictus de dégoût aux coins des lèvres, sa main ne trembla pas au moment de tirer : trois coups secs dans l'ambiance feutrée du traiteur de luxe et une seule parole : «Salope !». La tête de la «Bête» vola en éclat, les morceaux de cervelle jaillirent, atterrissant sur le parquet, que le traiteur avait eu l'heureuse idée de faire vitrifier quelques jours auparavant. «Je devais le faire, coûte que coûte... et d'ailleurs, toi aussi !» Trois autres détonations et le chemisier blanc de Marlène, que lui-même lui avait offert, se macula d'un sang noirâtre. Elle s'évala de tout son long sur la table, la tête sur le reste de tarte aux mûres.

R. I.
(A suivre)

(Publicité)

CITY

CINEMA CITY CLUB News

Avenue de Lavoisier 36 1009 Pully

28 69 69

UN CINEMA QUI FAIT TOUTE LA DIFFERENCE

Programmation de qualité et projection soignée.

Pas d'entracte pendant les films (sauf enfants).

Uniquement des versions originales (sauf enfants).

Prix spéciaux : Etudiants apprentis-carte City-Octogone : 8 francs (unique à Lausanne)
Séances de 18 heures : 7 francs



Toqué, le Chef

LE PORC COMME LE FAIT MARIE-LISE

Prenez un filet de porc, d'environ un kilo pour 4-5 personnes. Si vous ne trouvez pas de porc, utilisez du cochon, c'est pareil. Si votre religion vous interdit d'en manger, achetez du veau. Si vous êtes végétariens, là, je ne peux rien faire pour vous (à moins qu'on puisse lever des filets au soja)...

Faites-le mariner une nuit avec une petite tasse de vinaigre, une grande tasse d'eau, 4-5 cuillères à soupe de sucre brun et 3 cuillères à soupe de ketchup. Ajoutez encore 2 cuillères à soupe de worcestershire (la sauce des hooligans), un jet de tabasco, un soufflé de paprika et 5 gousses d'ail. Chantez «ô porchatinellabella tchi tchi» pour

réussir votre marinellade façon Tino.

Le lendemain, après quelques bonnes heures passées à rêver de cocotte, songez à votre souper. Posez donc la viande, soigneusement égouttée, dans l'ustensile de vos rêves. Rôtissez le filet au four à 180° C, d'abord sans jus aucun (dans le plat), puis en versant petit à petit le jus de la marinade. Cuire environ 1 h. 1/2 à 2 heures.

Découpez en fines tranches et dégustez.

Le Maître-coq

P.S.

Cette recette, comme la vengeance, peut aussi se manger froide.